

FEUILLETON du "FARCEUR."

LE PERE MATHIAS.

Les enfants ouvraient des yeux comme des portes cochères, et la maman, sous prétexte de les embrasser, alla leur chuchoter quelques mots.

Nous faisons, avec de la craie, une raie blanche sur le carreau. — Comme ceci, tenez ! — Et puis chacun, prenant son élan, part de cette raie blanche et saute le plus loin qu'il peut. Celui qui saute le plus loin a deux portions au lieu d'une.

— Oh ! charmant ! charmant ! — Ca développe les enfants, vous comprenez ? — Parbleu, si je comprends ! — On ne triche pas, au moins ? — Les tricheurs n'ont rien du tout. — Bien trouvé !

Vous comprenez que, stimulé par mon vigoureux appétit, je faisais intérieurement ce petit calcul : — Je vais les enfoncer tous, je mangerai pour deux, et ensuite je dormirai comme quatre.

Le jeu commença : à tout seigneur tout honneur ; le premier sauteur fut le grand-père ; il sauta un mètre. Je me mis à rire comme un fou.

Après le Juif-Errant, toute la famille se place par rang d'âge, les plus jeunes d'abord, les aînés ensuite.

En attendant, je lorgnais le riz au lait, qui avait ma foi, bonne mine. Le plus petit saute 10 centimètres, le second 1 mètre, l'aîné et la bûcheronne 1 mètre 50 centimètres. Le bûcheron se lance comme un perdu, il enjambe presque deux mètres, et arrive juste au seuil de la porte.

C'était mon tour, et, bien que je n'aie point mangé depuis le matin, la bouche humide déjà de la bonne soupe que je voyais, soutenu et poussé par le désir ardent de gagner les deux portions, je prends un vigoureux élan, je saute et je tombe à 60 centimètres en dehors de la porte. — Patatra... on ferme la porte.

— Mon brigand de Prussien ouvrit une petite lucarne, me jeta mon sac comme on jette un os à un chien, et me montrant le canon d'un fusil, il me conseilla de filer mon nœud. J'ai filé ; mais j'ai bien juré que je ne sauterais plus jamais avant la soupe.

FIN

BONBONS FINS.

C'était le 1er Janvier. Ce matin-là, Cyprien s'était armé de résolution, descendit prestement ses six étages et se rendit chez l'épicier le plus proche, auquel il demanda :

Voulez-vous me donner un livre de bonbons ?

— A combien ? demanda l'homme à la serpillière, qui était en train de refaire une virginité à son étalage de marrons glacés en les roulant sous la main.

Cyprien était un pauvre petit

commis qui débutait depuis peu dans la nouveauté. Il recevait tout juste cinquante francs par mois pour répéter du matin au soir à des dames que cela ennuyait effroyablement :

— Madame, de jolies cravates ; il ne vous faut pas de cravates ?

Cyprien qui n'avait jamais vu sa bourse si plate, répondit avec mélancolie :

— Je ne voudrais pas mettre plus de deux francs.

— Une demi-livre à quatre alors ?

— Une demi-livre, fit piteusement Cyprien. Ca n'aura guère de volume.

— Ah ! vous voulez que votre sac ait de l'œil. Eh bien, prenez une livre à deux francs.

— Sont-ils bons, au moins, balbutia Cyprien dont l'œil errait du compartiment de quatre francs à celui de deux francs.

— Oh ! se récria l'épicier avec un élan de sincérité, ce sont les mêmes !

Il pesa une livre de son produit, prit un sac lilas tendre sur lequel était imprimée en or la mention "Bonbons fins ;" puis, avant versé les sucreries dans le sac, il paracheva son œuvre en croisant sur le tout une faveur bleu du ciel.

Cyprien remonta ses six étages avec son sac, prit une plume, un petit carré de papier à lettre, et écrivit d'une main tremblante :

"Cher ange, pardonnez-moi le moyen que j'emploie pour vous faire un aveu qui brûle depuis longtemps mes lèvres. Je charge ce petit billet de vous dire tout bas combien je vous aime."

Il plia et surplia ce carré de papier jusqu'à le rendre minuscule, ouvrit son sac, croqua un bonbon pour faire de la place, glissa délicatement le billet dans l'espace béant, relia de son mieux la faveur bleu de ciel, puis, ouvrant sa porte guetta sur l'escalier le moment où rentretrait mademoiselle Césarine, la jolie femme de chambre du troisième.

Dès que le craquement bien connu de sa bottine résonna dans l'escalier il s'élança.

— Mademoiselle, je n'ai pas voulu laisser passer ce nouvel an sans vous offrir...

Comme l'émotion lui serrait la gorge, il ne put pas aller plus loin.

— Vous êtes bien aimable, monsieur Cyprien, dit la petite femme de chambre en prenant le sac.

Et regardant le jeune homme dans les yeux, elle paraissait attendre qu'il ajoutât quelque chose ; mais ce qu'il aurait voulu dire, il ne l'osait pas. La seule phrase qu'il réussit à faire entendre fut :

— Je crois qu'on monte.

Et il s'échappa :

La petite femme de chambre poussa la porte en pensant : "Est-il bête ?" Puis elle regarda l'étiquette du sac : "Bonbons fins."

— Je crois que ce sont des

dragées, dit-elle après avoir tâché.

Le concierge venait précisément de lui remettre un autre sac à l'adresse de madame de Saint Exupère, sa maîtresse. Elle l'examina à son tour, et en devinant aisément le contenu :

— Des marrons glacés que le baron envoie à madame. A la bonne heure, les marrons glacés, voilà ce que j'aime !

En retirant carrément la carte du baron d'entre les faveurs roses du sac de marrons glacés, elle la glissa entre les faveurs bleues du sac de bonbons fins, qu'elle alla déposer sur la table du salon de sa maîtresse.

— Le baron n'a pas fait des folies cette année ! fit madame de Saint-Exupère en croquant avec une grimace un des bonbons de Cyprien.

Elle tourna et retourna l'enveloppe de papier lilas tendre, en y cherchant une marque connue : mais elle ne put lire autre chose que "bonbons fins."

— D'où ça vient-il, ces horreurs-là ? demanda-t-elle.

Et à Césarine :

— Prenez donc ce sac vide de chez Boissier. C'est cela. Attention ! Vous tenez bien ?

Et renversant le cornet lilas tendre, elle en vida le contenu dans un élégant sac de moire aux chiffres du confiseur à la mode.

— Je me demandais ce que j'enverrais bien au petit de ma couturière.

— Mme Galoubet ?

— Oui. Vous lui porterez cela... Le plus tôt possible.

Ce fut M. Galoubet qui reçut Césarine.

Dès qu'elle eut le dos tourné :

— Je ne connais rien de bête, murmura cet homme grave, comme d'envoyer aux enfants des sucreries qui les empêchent.

Il prit un bonbon qu'il dégusta lentement, et, sans rien perdre de sa gravité :

— Evidemment cela empêcherait Maxime... D'autre part, j'ai une politesse à faire à madame Beaufourré, qui nous a invités deux fois à dîner depuis le commencement de l'hiver... Si je lui portais ce sac ?

Il regarda l'étiquette :

— Boissier, bonne maison. Cela me mettra au micux avec Beaufourré qui est un homme de relations utiles.

M. Beaufourré rentrait quand on lui remit le sac qui venait d'arriver.

Qu'est-ce que c'est ? fit gaiement Beaufourré. Galoubet qui envoi des bonbons à ma femme.

Comme il était gourmand, il ouvrit le sac, prit un bonbon, puis deux, et les engloutit successivement sans se laisser le temps de les goûter. Il s'apprêtait à les faire suivre de plusieurs autres, quand ses doigts amenèrent un papier qu'il déplia curieusement.

Il l'ouvrit et lut avec stupéfaction :

"Cher ange, pardonnez-moi le moyen que j'emploie... etc."

— Est-il possible ! s'exclama Beaufourré en changeant de visage.

Il appela sa bonne.

— C'est bien de la part de M. Galoubet qu'on a apporté cela ?

— Je l'ai reçu des mains de M. Galoubet lui-même.

— Lui même ! Et il a dit que c'était pour madame.

— Oui, monsieur, pour madame.

M. Beaufourré était vert.

Il attendait que sa bonne fût dehors pour faire explosion.

Toutes sortes d'imaginations folles lui traversaient la tête en même temps.

Il se demanda s'il allait attendre une nouvelle visite de Galoubet pour le précipiter par la fenêtre ; s'il le dénoncerait à la police pour attentat aux mœurs ; ou s'il irait immédiatement lui planter trois pouces de fer dans la poitrine.

Réflexion faite, et comme la perspective de recevoir un mauvais coup le premier a toujours contribué fortement à calmer les esprits irrités, M. Beaufourré décida qu'il renverrait tout simplement à l'indigne Galoubet et le sac et son contenu.

Il venait de reficeler le paquet d'une main fébrile lorsque son neveu, grand collégien de seize ans, entra dans la chambre.

— Emile, dit M. Beaufourré en tâchant de paraître calme, tu vas prendre ce sac et le porter de ma part à M. Galoubet... tu ne le remettras qu'à lui en personne, tu entends, à lui et de ma part.

— Tout de suite, mon oncle, tout de suite.

— Drôle d'idée, pensait le petit, d'envoyer des bonbons à M. Galoubet.

Il n'en prit pas moins son képi.

— J'y vais.

Il arrivait presque à destination, lorsqu'il se jeta en plein dans la famille Plumier : le père, la mère, les deux tantes, la petite nièce et la demoiselle.

— Ah ! monsieur Emile, quelle surprise ! On ne vous voit plus. Comment va madame votre tante ? Elle est bien rare.

Et patati et patata.

— Je suis bien sûr, dit M. Plumier, que vous ne venez pas chez nous.

— Au contraire, balbutia le collégien, rouge comme une pivoine depuis qu'il se trouvait face à face avec la belle mademoiselle Laure Plumier. Je tenais trop... J'allais justement...

— Avec des bonbons, se récria madame Plumier, nous n'en voulons pas.

— Pardon, fit le jeune Emile plus rouge que jamais, j'espérais que mademoiselle Laure me le permettrait.

— Prends donc, prends donc, dit gaiement le papa.

On devine si la belle mademoiselle Laure changea de visage lisant :

— Oh ! monsieur Emile, c'est une folie ! dit mademoiselle Plumier en acceptant le sac

Et l'on monta tous ensemble

chez les Plumier, où le pauvre Emile ahuri essaya d'étouffer le cri de sa conscience par une contemplation assidue des charmes naissants de la belle mademoiselle Laure.

— M. Emile est très gentil, pensa cette jeune personne dès qu'il se fût retiré.

En même temps elle regardait le sac demeuré sur la table.

Elle l'ouvrit, y puisa un bonbon, et sentit sous son doigt le froissement d'un papier qu'elle amena.

"Cher ange, pardonnez-moi le moyen... etc."

Un voile passa sur ses yeux, voile propice qui lui fournit l'occasion de relire une seconde fois le billet incendiaire. Ne fallait-il pas s'assurer qu'elle n'était aucunement le jouet d'une illusion ?

Par bonheur, il n'y avait personne dans la pièce, et elle put déguster à petits traits, comme le champagne des jours de fête, la prose capiteuse qu'elle attribuait à l'innocent Emile.

— L'effronté ! se dit-elle.

Mademoiselle Laure venait de replier le petit papier qui n'avait plus rien à lui apprendre, quant tout à coup la porte s'ouvrit.

— Laure, nous faisons les œufs à la neige.

La jeune fille, fort rouge, n'eut que le temps de laisser retomber le billet dans son sac.

— Viens vite, ta mère t'attend pour commencer... Pourquoi prends-tu ton sac ? Nous n'en avons que faire à la cuisine. Viens.

Mademoiselle Laure ; entraînée, n'eut que le temps de poser sur le piano, derrière un vase, le sac aux bonbons, sur lequel elle laissa glisser un long regard d'inquiétude en sortant.

Cette inquiétude ne devait être que trop justifiée, hélas !

Un quart d'heure plus tard, plusieurs visiteurs se trouvaient au salon en compagnie de M. Plumier. C'étaient la susceptible madame de Champlatreux, raide et guindée comme à son ordinaire ; le jovial M. Robert, le bout-en-train des contributions indirectes ; c'était le cousin Casimir, un vieux garçon, le quatrième de tous les whist, le quatrième de tous les grands diners.

Pendant que ces dames, sorties à leur honneur de la confection des œufs à la neige, se hâtaient de faire un bout de toilette avant le repas, on devisait de choses et d'autres, mais assez mollement, comme il arrive après une journée de fatigues, à l'heure où le soir comme à tomber.

Tout à coup, M. Robert avisa le sac sur un coin du piano, et, pour égayer la situation, il s'empressa d'offrir des bonbons à madame de Champlatreux en les accompagnant d'un madrigal.

Madame de Champlatreux qui n'aime pas qu'on lui dise qu'elle est jolie, parce que cela ressemble trop à une épigramme, fait la grimace et repousse les bonbons ; mais M. Robert ne veut pas en être pour ses frais ; aussi continue-t-il à tendre le sac, et gaiement :

— Prenez donc, prenez donc ; on ne vous regarde pas.

La fin au prochain numéro.